



Signe des temps. Oui, signe que l'époque n'est que confusion. Opacité et incrédulité de l'événement, du pourquoi et du lieu. Un monde qui tout d'un coup semble sacrément compliqué et dérouté par la perte de tout sens. Une sensation que nous partageons tous, me semble-t-il, mais que très peu d'entre nous n'admettent vraiment.

Scène 1. C'est Noël à Berlin. C'est le temps des traditionnelles et stupides émeutes du 1er mai. C'est la saison folle où on jette des pierres sur tout et n'importe quoi. Mais attendez un peu. A part ces autonomes, ces apprentis-pyromanes, il y a sûrement de bons vieux contestataires qui protestent pour une bonne cause. Evidemment. Ils manifestent, ils vocifèrent, le tout avec conviction, mais ils ont un léger problème : ils ne savent plus contre quoi.

Pendant ce temps, la vie continue. On continue à regarder les infos et ce qu'on y voit est véritablement terrifiant. A la fois terriblement banal, tellement réel et dangereux. On reste planté devant les images, devant la précision de cette terreur en Irak dont nous gavent les média nombrilistes. On la voit, on la sent. On reconnaît notre propre malaise et notre dissonance. Mais la seule chose que l'on peut faire est de se demander : quand tout cela a-t-il dérapé ?

Comprenez-moi bien. Je ne crois pas que la situation soit pire que, disons, au paroxysme de la révolution de velours – à la fin de la guerre froide et pendant l'été de l'amour 1992. Ce qui a changé c'est que la laideur et la crudité de la réalité ne sont plus cachées. Elles sont bien visibles, vous regardent droit dans les yeux et se moquent de vous. Ou plus exactement, elles se moquent de nous.

Cela veut dire que j'ai un problème, et que vous avez un problème. Nous avons tous un problème – et Daniel Pflumm, l'artiste, a un problème. Mettre le doigt là où ça fait mal c'est faire le sale boulot et demander : qu'est ce que vous avez l'intention de faire ?

Tant de mensonges s'accumulent sous nos yeux que nous ne les comptons plus. Ils nous disent, en regardant droit devant et avec des accents de sincérité, que la terre est plate et la lune un camembert. Ils affirment que nous avons l'air d'être d'accord pour dire que ce que le gouvernement amé-

Sign of the times. Yes, sign of the times is confusion. Unclearly and disbelief of what is going on, why and where. A world that all of a sudden seems to be so complicated and confused that it just does not make sense anymore. A sensation that I believe we all share – and very few of us fully admit.

Scene 1. It is Christmas time in Berlin. It's the traditional 1st of May riots, stupid. The fun fun fun season when stones are made for throwing at anything and everything. But wait a moment. Besides these Autonomes, these hobby arsonists there are certainly also some dead earns protesters standing for a good cause? Sure, of course there are. They are marching, and they are shouting, and they are with dedication against, but they have a slight problem. They no longer know what they are against.

Meanwhile, we keep on keeping on. We keep on watching the news. And what we see is really terrifying. At the same time both so utterly banal and then again so very real and dangerous. We gaze at the actions, the precision of the terror in Iraq brought to us through self-obsessed media. We see it, and we feel it. We recognize our own discomfort and dissonance. And all that we manage to do is to ask: when did this all go down the drain?

Don't get me wrong. I don't think it is worse now than at, let's say, the height of the Velvet revolution – the times of the end of Cold War and the summer of love of 1992. What is different is that the ugliness of harsh reality is no longer camouflaged. It is up front, straight in your face, and it laughs at you. Or more precisely, it laughs at us.

What this spells out is that I have a problem, and you have a problem. We all have a problem – and Daniel Pflumm, the artist has a problem. To put the finger where it hurts is to do the dirty dirty thing and to ask: what are we going to do about it?

What we see is too many lies piling up in front of us that we have simply stopped counting. They tell, with clear eyes and sincere touch, that the earth is flat and the moon is made of cheese. Meaning that we seem to agree, for example, that what the current US government does and does not do in the Persian Gulf is plain wrong. And

Ein Zeichen der Zeit. Ja, das Zeichen der Zeit ist die Verwirrung. Unklarheit und Zweifel bzgl. dem, was vor sich geht, dem warum und wo. Eine Welt, die plötzlich verdammt kompliziert und verstrickt erscheint, so dass man keinen Sinn mehr darin sieht. Ein Gefühl, so glaube ich, das wir alle teilen – doch nur wenige unter uns geben dies tatsächlich zu.

Szene 1. Weihnachtszeit in Berlin. Die üblichen, blöden Krawalle am 1. Mai. Partyzeit, in der Steine nur dazu da sind, um auf Alles und Jeden geschmissen zu werden. Doch halt! Neben den Autonomes, diesen Freizeit-revoluzzern, gibt es doch sicher auch ein paar ernsthafte Prostetanten, die sich für eine gute Sache einsetzen, oder?! Na klar gibt es die. Sie marschieren und brüllen, und voller Inbrunst sind sie dagegen. Doch sie haben ein klitzekleines Problem ... Sie wissen nicht mehr, gegen was sie eigentlich sind!

Zwischenzeitlich machen wir wie jeden Tag weiter. Wir schauen uns die Nachrichten an. Und was wir sehen, ist wirklich fürchterlich. Einerseits vollkommen banal und dann wieder extrem real und gefährlich. Wir starren auf die Bilder, der gnadenlose Terror im Irak wird uns von selbstbesessenen Medien direkt ins Haus geliefert. Wir sehen ihn, und wir spüren ihn. Wir erkennen unser eigenes Unbehagen und unsere Zerrissenheit. Doch wir schaffen es lediglich, uns die Frage zu stellen: Wann ging das Alles den Bach runter?



Bitte kein Missverständnis! Ich glaube nicht, dass es heute schlimmer zugeht als z.B. zu den Glanzzeiten der Samtrevolution – vom Ende des Kalten Kriegs bis zum Liebessommer 1992. Was sich jedoch geändert hat, ist dass die Hässlichkeit der brutalen Wirklichkeit nicht mehr versteckt wird. Ganz vorne steht sie, genau vor unserer Nasenspitze, und sie lacht einem ins Gesicht. Noch genauer: Sie lacht uns allen ins Gesicht.

ricain actuel fait ou ne fait pas dans le golfe Persique est mal. Et nous avons l'air d'être d'accord pour dire que ce qu'on nous présente comme un bond en avant, comme une chance magnifique de globalisation, est beaucoup plus terrifiant qu'on veut bien l'admettre. Nous savons tout ça, mais que faisons nous ? Rien. Nous n'avons même pas le courage de dire que nous sommes pour cette guerre ou la suivante. Nous nous taisons, nous sommes désolés, désolés pour nous-mêmes.

Scène 2. Toujours à Berlin. Une silhouette observe les manifestants et leurs protestations importantes, en même temps dérisoires. L'homme est de plus en plus anxieux. Ce n'est pas comme ça devrait être. Il regarde et hoche la tête. Il y a tant de choses qui ne vont pas, mais la façon dont les manifestations sont organisées et se déroulent aujourd'hui ne convient pas. C'est vrai, les grandes campagnes anti-guerre étaient formidables, mais dès que le plus petit dénominateur commun est mis de côté, il n'y a plus trace d'aspiration commune. Daniel Pflumm est donc comme chacun d'entre nous. Il est perplexe, il est déconcerté, et le reconnaît.

La grande difficulté est de savoir quoi faire pour adapter un point de vue critique, une sorte de weltanschauung active, critique mais constructive, qui nécessite non seulement une définition claire de ce que nous combattons, mais – et c'est le plus important – de ce que nous pourrions approuver. Cela suppose d'abord la capacité d'imaginer puis d'exposer clairement une alternative. Mais une alternative à quoi ?

Et bien, par exemple, une alternative à la toute dernière version médiatisée des réalités quotidiennes. Une tâche à laquelle nous sommes tous confrontés. Le problème est de savoir comment utiliser les images, comment utiliser les mots, comment utiliser la communication. C'est aussi simple que ça. C'est tout aussi simple d'admettre l'impasse. Que pouvons nous faire ? Nous devons être politiques, nous devons politiser nos actions et notre inactivité, nos décisions ou nos indécisions. Nous devons nous engager, nous positionner et être actifs.

Mais que faisons nous de toutes ces images qui réclament notre intervention et notre

we seem to agree that what is sold to us as a great leap forward, as a splendid chance of globalization is much more terrifying than anyone is able to acknowledge. We know this, but what do we do? We do nothing. We don't even have the courage to say we are positively for this or the next war. We just stay silent and feel sorry, sorry for ourselves.

Scene 2. Still in Berlin. A figure that observes the action, these important but impotent gestures of protesting. He grows more and more anxious. This is not what it is supposed to be. He looks and shakes his head. There are so many things that are wrong, but the way contemporary protest marches are arranged and articulated does not satisfy these needs. Sure, the large anti-war campaigns were great, but as soon as that lowest common denominator is pulled aside, there seems too little evidence of an intelligent common ground. Thus, Daniel Pflumm is like anyone of us. He is perplexed, and confused, and he admits it.



The great difficulty is what to do in terms of being and exercising a critical attitude, a some kind of active, critical but constructive weltanschauung which requires, not only a clear articulation of what we are against, but much more importantly what we might be for. It requires the ability to first imagine and then to articulate an alternative. But alternative to what?

Well, for example, an alternative to the state of the art mediated version of everyday realities. A task that we all confront. The point is how to use moving images, how to use words, and how to use communication. It is as simple as that. It is also as simple as admitting a cul-de-sac. What is there to be done? We need to be political, and we need to politicize everyday actions and inactivi-

cul-de-sac

Das bedeutet, dass ich ein Problem habe, und dass auch Sie ein Problem haben. Wir alle haben ein Problem – auch der Künstler Daniel Pflumm hat ein Problem. Man bohrt das Messer noch tiefer in die Wunde, wenn man fieserweise die Frage stellt: Und was werden wir dagegen tun?

Wir sehen zu viele Lügen; sie türmen sich derart vor uns auf, dass wir einfach aufgehört haben, sie zu zählen. So wird uns eindringlich klar gemacht, dass die Erde flach und der Mond ein Käse ist. D.h. wir sind uns scheinbar einig, dass das, was z.B. die gegenwärtige US-Regierung im Persischen Golf tut oder unterlässt, vollkommen verkehrt ist. Auch sind wir uns scheinbar einig, dass das, was uns als großer Sprung nach vorne, als eine glänzende Aussicht auf Globalisierung verkauft wird, weitaus fürchterlicher ist, als man es zugeben könnte. All das wissen wir, doch was tun wir? Nichts. Wir haben nicht einmal den Mut, uns ganz und gar für dieses oder für nächstes Jahr einzusetzen. Wir bleiben stumm und haben Mitleid, Mitleid mit uns selbst.

Szene 2. Immer noch in Berlin. Die Silhouette eines Mannes, der das Treiben beobachtet, diese wichtigen, aber ohnmächtigen Protestgesten. Es wird ihm immer banger. Das war nicht geplant! Er schaut zu und schüttelt den Kopf. So viele Dinge sind verkehrt, doch die Art und Weise, wie Protestmärsche heute organisiert sind und ablaufen, stellt ihn nicht zufrieden. Klar doch, die großen Antikriegs-Proteste waren toll. Doch als dieser kleinste gemeinsame Nenner weg war, schien es scheinbar keine gemeinsame intelligente Grundhaltung mehr zu geben. Daher ist Daniel Pflumm wie wir alle. Er ist perplex und verwirrt, und er gibt es zu.

Die große Schwierigkeit liegt darin, die richtige kritische Haltung einzunehmen – eine Art aktive, kritisch-konstruktive Weltanschauung, die nicht nur deutlich zum Ausdruck bringen muss, gegen was wir sind, sondern noch viel mehr für was wir sind. Dies verlangt die Fähigkeit, sich die Dinge erst vorzustellen und sie dann als Alternative deutlich zu machen. Als Alternative zu was?

Na, z.B. als Alternative zu der neuesten, von den Medien verfassten Version der täglichen Wirklichkeit. Eine Aufgabe, der wir alle gegenüberstehen. Der springende Punkt ist,

interprétation. Certains pourraient demander qu'on éteigne la télévision. L'idée n'est pas mauvaise mais n'est pas une manière très active de s'opposer à une image médiatique qui nous fait gober des valeurs à vomir. Je crois que la seule chose à faire est de tenir bon, de tenir face à cette situation si incroyablement dérangeante, de supporter le fait que nous soyons complètement impuissants. Nous avons même perdu nos illusions. En d'autres termes, nous sommes trop inquiets, trop cyniques ou informés et sombrons dans le pessimisme. Comme je l'ai dit : signe des temps.



Scène 3. Jetons un coup d'œil plus attentif aux infos, et attachons-nous à monsieur W. Il sait quoi dire et s'est entraîné pour savoir comment le dire. De ce côté-ci de l'Océan, du côté de la vieille Europe, on a l'impression qu'il dit vraiment n'importe quoi. Nous avons d'abord entendu « mort ou vif » ensuite on a entendu en boucle le seul mot un peu compliqué qu'ilsoitarrivé à mémoriser : armes de destruction maaaassive. C'est le cinglé dans sa cage qui a perdu le contrôle avec la réalité depuis longtemps. Il plane sur son fanatisme intégriste religieux de blanc supérieur, avec l'énergie, l'ardeur et la confiance en soi que l'on ne retrouve guère que chez les évangélistes qui ont un sérieux problème avec l'alcool.

Mais que sommes nous supposés faire ? Se moquer de lui ? Pas vraiment, il n'y prête aucune attention. Il peut diffuser ces fameuses photos qui le montrent en train de regarder la vallée de l'un des axes du mal avec des jumelles, flanqués de deux durs en uniforme. Il regarde avec la plus grande attention, plus concentré que jamais. Avec des œillères. S'il est ridicule, il s'en moque, du moment qu'il est le chef le plus puissant de la clique. Nous pourrions aussi crier, hurler, jeter des pierres et défilier avec les syndicats qui ont l'air aussi désorientés que nous. Que dire en effet des chefs syndicaux allemands d'aujourd'hui qui affirment que simplifier les règles d'embauche ou de licenciement s'apparentent aux agissements des Nazis en 1933 ?

ties, decisions and non-decisions. We need to take part, to situate ourselves and to be active.

But what do we do with these images that beg for intervention and interpretation. You could argue that please, turn off the television. It is not a bad idea, but hardly an active way to confront the mediated image that pushes down our throats values that are much worse than disgusting. I guess the only way is to stay with it. Stay with the amazingly annoying situation. To remain put with the fact that we seem to be completely powerless. We have even lost our illusions. In other words, we are either too afraid and too cynical, or we seem to know too much and fall down the stairs of pessimism. As I said: sign of the times.

Scene 3. Let's take a closer look at the news. And let us focus on mister W. He knows what to say, and has rehearsed how to say it. Incredibly or not, on this side of the Ocean, and on the side of the Old Europe, what he utters sounds like 100% pure circus talk. Dead or alive, we hear, and then we hear over and over again the only semi-complicated word he has memorized – weapons of maaaaass destruction. He is the weirdo in a gag that has long ago lost ground control. He is flying high in his truly white supremacist, fundamental religious fanaticism – with the energy, eagerness and self-assuredness that can perhaps only be found in born-again Christians with a heavy-duty booze problem.

But I mean, what are we supposed to do? Laugh at him? Not very hard, especially when he does not seem to care. He can circulate those famous photos of himself looking with binoculars down the valley of some or other Axis of Evil, with two hard faced soldiers on both sides. He stares and stares hard, concentrated as ever. And he has the blinders on. And he does not care even if he is ridiculous as long as he is ridiculously the most powerful leader of the pack. Or we can shout, and we can scream. Throw stones and march for the labor unions. Labor unions who seem to be as confused as all of us. Or what should we make out of current German union leaders who state that easing the rules on how to sign in or lay off workers is synonymous to the activities of the Nazis in 1933?

wie man Bilder benutzt, wie man Wörter benutzt und wie man Kommunikation einsetzt. So einfach ist das. Es ist ebenso einfach, wie zuzugeben, dass man in einer Sackgasse steckt. Was muss wo getan werden? Wir müssen politisch sein, wir müssen das alltägliche Handeln ebenso politisieren wie unsere Untätigkeit, unsere Entscheidungen und unsere Nicht-Entscheidungen. Wir müssen teilnehmen, Stellung nehmen und aktiv sein.



Aber was tun wir mit all diesen Bildern, die nach einem Eingreifen unsererseits und nach Deutung lechzen? Man kann einwenden, man solle doch bitte einfach den Fernseher ausschalten. Die Idee ist nicht schlecht, doch stellt sie keineswegs eine aktive Lösung bei der Konfrontation mit den mediatisierten Bildern dar, mittels derer wir mehr als abscheuliche Werte schlucken. Ich glaube, der einzige Weg ist, damit zu leben. Mit dieser erstaunlich verdrießlichen Situation zu leben. Mit der Tatsache leben, dass wir anscheinend vollkommen machtlos sind. Selbst unsere Illusionen haben wir verloren. Mit anderen Worten: Entweder sind wir zu ängstlich und zu zynisch, oder wir wissen zu viel und purzeln in die Pessimismus-Falle. Wie ich bereits sagte: Ein Zeichen der Zeit.

Szene 3. Nehmen wir die Nachrichten mal genauer unter die Lupe. Und konzentrieren wir uns auf Herrn W. Er weiß, was er zu sagen hat, und hat geübt, wie er es sagen soll. Diesseits und jenseits des Atlantiks (im Alten Europa) ist man sich einig: Was er von sich gibt, ist absoluter Humbug. Lebend oder tot, hörten wir zuerst. Und dann hörten wir immer wieder das einzige auch nur halbwegs komplizierte Wort, das er sich eingepägt hatte – Massenvernichtungswaffen! Er ist ein Dr. Strangelove, dem die Sicherung längst durchgebrannt ist. Er schwebt im Siebten Himmel seines von weißem Überlegenheitswahn geprägten, fundamentalisti-

Ou nous pouvons faire ce que Daniel Pflumm a fait. Il a choisi la position délicate du bénéfice du doute. Il a arrêté la musique, il n'a pas proposé de nouvelle version du critique des média, de la puissante chaîne CNN. Il a mis un terme à la production artistique, pris du recul et poussé un profond soupir. Résultat ? Vous n'avez qu'à regarder, pas autour de vous, mais le spectacle, le spectacle actuel.

Mais attendez une seconde. En quoi consistent les stratégies de survie que Pflumm expose si bien ? C'est simple, il faut commencer par faire une pause, arrêter le processus et réfléchir, oui, réfléchir. C'est en réfléchissant qu'on comprend, qu'on fait partie d'un tout. On commence par ne plus se bercer de douces illusions avant-gardistes. Nous ne sommes pas extérieurs au jeu mais bien partie prenante. Le jeu peut nous agacer ou nous ennuyer, mais nous y participons. Il n'y a pas d'observateur extérieur, pas de vérité objective, juste la réalité qu'on vit soi-même et qui fait mal, vraiment mal.

Mais qu'est ce qui ne va pas à la fin ? Est-ce que nous nous plaignons simplement pour se reconforter ? Pas nécessairement. Je crois que nous pouvons nous payer le luxe de dire qu'il y a une possibilité. Un mince espace entre espoir et léthargie. Un tout petit espace qui nous pousse à avancer et à parler sur ce fil appelé justice poétique.

Est-ce à dire que la solution est un jeu de mots romantique et d'autres inepties d'intellectuels qui nous ont mis dans cette impasse ? Non, pas du tout. Il y a toujours un esprit critique mais nous n'y sommes plus habitués. Pour le reconnaître, nous devons faire des distinctions. Nous devons être précis et patients. Devant nous il y a une carte sommaire des types de critique, de l'ancienne à la modérée avec une variante qu'on pourrait appeler « criticisme ». Alors que les deux premiers croyaient encore savoir et veulent savoir ce qui est bien et ce qui ne l'est pas, le dernier a renoncé à trouver la vérité. Il ne s'est pas abandonné au relativisme, il a fait autre chose.

Il est devenu tout à coup honnête vis-à-vis de ses propres valeurs, de ses propres buts, peurs et intérêts. Il a admis ce que Daniel Pflumm a admis. Il a mis les choses à plat : nous ne savons rien, et nous avons du mal

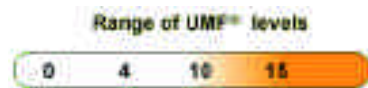
Or we can do what Daniel Pflumm has done. He has chosen that hard place called benefit of a doubt. He has stopped the music. He has not done another version of the media critical, the powerful CNN Q&A videowork. He has stopped the caravan of artistic production, stepped back, and let out a deep deep sigh. And the result? Well, take a look. Not around you, but at the current show, the show, stupid.

But wait a second? What are these strategies for survival that Pflumm demonstrates so well. Well, it is good to start with a break, a halt. To stop the process, and think – and think hard. It is a train of thought that realizes how we are all part of it. First of all, it gets rid of the old warm blanket of avant-garde illusions. We are not outsiders, we are all part of the game. The game might suck or be horrifyingly boring, but we are in it. There is no detached observer, no objective truths, just the first-hand experienced reality that bites – and it bites hard.

But what is wrong, in the end? Do we only complain in order to keep ourselves warm? Not necessarily. I think we can have the luxury of claiming that there is a possibility. A thin line between hope and being brain dead. A thin line that demands us to walk that walkand talkthattalk – onthattiny thinrope called poetic justice.

So the solution is romantic word play and more of the same intellectual rubbish that got us into this scary hole in the first place? No, absolutely not. Critical attitude is still there, but it is not what we are used to. To make the difference, we need to differentiate. We need to be particular, and patient. We see a sketchy map from the old style criticism to the middle of the road critique, and moving towards something called criticality. When the first two still believed to know and wanted to know what was good and bad as such, the later attitude has given up the task of hunting down the truth. It has not surrendered to relativism, but it has done something else.

It has become brutally honest of its own values, aims, fears and interests. It has admitted



sehen, religiösen Fanatismus – und das mit einer Energie, einem Eifer und einer Selbstsicherheit, die man sonst nur bei Puritanern mit großem Alkoholproblem kennt.

Doch was sollen wir bloß tun? Über ihn lachen? Ach nein, denn dies scheint ihm egal zu sein. Selbst jene berühmten Fotos gibt er der Öffentlichkeit preis, auf denen man ihn – von zwei hart dreinschauenden Soldaten umringt – mit einem Fernglas auf das Tal der Achse des Bösen blicken sieht. Und er starrt und starrt, konzentrierter denn je. Doch die beiden Gläser sind mit Klappen abgedeckt. Dass dies lächerlich ist, ist ihm egal, so lange er bloß der mächtigste Mann des ganzen Ladens ist. Aber wir können auch brüllen, wir können schreien, Steine werfen und mit Gewerkschaften demonstrieren. Gewerkschaften, die genauso verwirrt zu sein scheinen wie wir. Denn was sollen wir von den gegenwärtigen Gewerkschaftsführern in Deutschland halten, die da behaupten, dass eine Auflockerung des Arbeitsrechts bzgl. der Einstellung oder der Entlassung von Arbeitern den Aktivitäten der Nazis von 1933 gleichkäme?

Oder wir können das tun, was Daniel Pflumm getan hat. Er hat sich für die unbequeme Position des Zweifelsfalls entschieden. Und er summt die Melodie nicht mehr mit. Er hat keine Neuauflage der medienkritischen Videoarbeit CNN Q & A fabriziert. Er hat das Fließband der künstlerischen Produktion verlassen, nahm Abstand und stieß einen tiefen, tiefen Seufzer aus. Und das Ergebnis? Nun, schauen Sie es sich an. Nicht das um Sie herum, sondern die aktuelle Show, das ganze Theater.

Aber Moment mal! Was sind das eigentlich für Üblebensstrategien, die Pflumm so gekonnt an den Tag legt? Nun, man täte gut daran, mit einer Pause anzufangen, den ganzen Prozess zu unterbrechen und nachzudenken, fest nachzudenken. Und wenn man wirklich nachdenkt, erkennt man, dass wir alle daran teilnehmen. Zuerst einmal muss man das alte, wohlige Tuch der Avant-Garde-Illusion fallen lassen. Wir sind keine Außenseiter, wir nehmen alle an dem Spiel teil. Egal ob uns das Spiel nun enttäuscht oder fürchterlich langweilt, wir stecken drin. Es gibt keinen außenstehenden Beobachter, keine objektiven Wahrheiten, nur die unmittelbar erfahrene Wirklichkeit, die uns weh tut, sehr weh tut.

à savoir quoi faire et pourquoi. Nous admettons que le noir et le blanc ne sont pas les seules nuances et nous admettons que nous habitons sous ce foutu gris du ciel de Berlin. En d'autres termes, c'est de la justice poétique. C'est noir comme l'humour d'une messe noire. C'est de l'humour pincésans-rire, l'expression minimale et ascétique de la force. Une force qui est en nous.

Mais il faut faire attention. Cette force ne consiste pas à montrer que l'empereur n'a pas de vêtements. Nous savons qu'il n'en a pas, et alors ? Elle ne prétend pas non plus complètement dénoncer les mascarades sans queue ni tête des puissants et des corrompus. Nous connaissons tous leur corruption : et alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Scène 4. C'est le monde des marques, des signes et des symboles qui pèsent lourd, qui portent un message. D'après Daniel Pflumm, appeler quelque chose une marque ne nous avance pas vraiment. N'importe quel nom est une marque, mais à l'évidence, certains noms ont plus d'impact que d'autres. Cependant, au lieu de nous en détourner timidement, nous pouvons faire le contraire. Nous avons besoin de plus de logos, pas de moins. Nous devons nous efforcer de les apprivoiser, et de les utiliser. Nous pouvons user et abuser de ces marques pour nos propres besoins. Comme Daniel et ses amis en usent et en abusent, avec le label de musique électronique expérimentale ELEKTRO ou avec FREECUSTOMER. Et ils produisent des enregistrements pirates et autres escroqueries sur lesquelles il n'y a pas de TVA ni aucune autre espèce de taxe.

Donc une fois de plus, ne pas payer de taxes est révolutionnaire. Génial. Pourquoi ne pas essayer d'attirer l'attention en brûlant vos sous-vêtements tachés au tankstelle du coin ? Est-ce que ce ne serait pas une manière éclatante de protester contre la norme humiliante d'hygiène personnelle dans les sociétés occidentales d'aujourd'hui ?

En fait, oui et non. Ne pas payer de taxes, et ne pas respecter les droits des auteurs n'est vraiment pas cool, mais c'est pratique ! C'est une question d'espace et de pouvoir. C'est s'aménager une marge de manœuvre. C'est connaître les règles du jeu puis les changer,

tedwhatDanielPflumm hasadmitted. It has laid out the facts: we do not know, and we certainly have a very hard time in figuring out what to do and why. We admit that black and white are not the only colors, and we admit that it is the god-damn gray as Berlin sky gray zone that we inhabit all the time. In other words, it is poetic justice. It is black as a black sheep humor. It is dead-pan comic and it is the minimal and ascetic expression of force. A force that is with us.

But let's be careful. This force is not about showing that the current emperor has no clothes. We know he has no clothes, but so what. It is neither about pretending and playing out utterly meaningless pastiches of the great and corrupted. We know the sleaze that is there, but so what. What do you do about it?

Scene 4. It's the la-la-land of brands. Signs and symbols that carry a lot of weight. They carry a message. If we follow Daniel Pflumm, calling something a brand does not help us that much. Any kind of name is a brand, but obviously some names are more significant than others. However, instead of shyly turning away from them, we can do the opposite. We need more logos, not less. We have to strive to bring them close to us, and make use of them. We can use and abuse for our own needs these labels and brands. Like they do, like they do. Daniel and his friends. They have the experimental electronic music label ELEKTRO, they have the idea of FREECUSTOMER. And they have the right attitude to produce rip-offs, bootlegs and things that are a far cry-away from something that pays the VAT – or any other kind of tax.

So once again, not paying taxes is the revolution of our days? Brilliant. Why not try to get attention by burning your stained underpants at the local tankstelle? Would not that be a superb protest against the humiliating level of personal hygiene in modern day western societies?



Doch was ist am Ende verkehrt? Beklagen wir uns lediglich, um Dampf abzulassen? Nicht unbedingt. Ich glaube, dass wir uns den Luxus erlauben können, zu behaupten, dass es eine Lösung gibt. Ein enger Raum zwischen Hoffnung und Dahinvegetieren. Ein enger Raum, der uns nach vorne bringt und uns über die Gratwanderung der poetischen Gerechtigkeit zur sprechenden Teilnahme führt.



Die Lösung ist also ein romantisches Wortspiel, wieder ein intellektueller Krampf, wie der, der uns ursprünglich in dieses schwarze Loch hineinverfrachtet hat? Nein, ganz und gar nicht. Die kritische Haltung ist immer noch intakt, doch sie ist nicht die, an die wir gewohnt sind. Um die Dinge anders zu machen, müssen wir differenzieren. Wir müssen behutsam sein – und geduldig. Von der althergebrachten Kritikkultur bis zur Mitte der Wegekritik zeichnet sich ein Weg auf, der in Richtung „Kritizismus“ weist. Als die beiden ersten Instanzen noch zu wissen glaubten und wollten, was an sich gut und böse ist, hat die letztere Position es aufgeben, der Wahrheit hinterher zu jagen. Doch sie erlag keineswegs dem Relativismus, sie tat etwas anderes.

Sie wurde erbarmungslos ehrlich, was ihre eigenen Werte, Ziele, Ängste und Interessen angeht. Sie gab zu, was Daniel Pflumm zugab. Sie präsentierte die Tatsachen: Wir wissen nicht, was wir warum tun sollen, und es wird uns sicherlich schwer fallen, herauszufinden, wie dem sein wird. Wir geben zu, dass Schwarz und Weiß nicht die einzigen Farben sind, und wir gestehen uns ein, dass wir uns ständig in dieser verdammten Grauzone befinden, die genauso grau wie der Berliner Himmel ist. Mit anderen Worten, es handelt sich um poetische Gerechtigkeit. Sie ist so eindringlich wie Galgenhumor. Sie ist ausdruckslos und dennoch komisch; sie ist die minimalistische und asketische Ausdrucksform von Stärke. Eine Stärke, die uns eigen ist.

Aber gehen wir vorsichtig vor. Die Stärke besteht nicht darin, aufzuweisen, dass der gegenwärtige Kaiser keine Kleider trägt. Na und?! Wir wissen doch, dass er keine Kleider trägt! Auch geht es nicht darum, diese gänzlich

et déplacer les poteaux. Pas définitivement, juste pour une pause de justice poétique. Nous pouvons appeler ça se comporter en parasite, en piranha, en pirate, mais nous pouvons aussi l'appeler le pouvoir de l'amour.

On peut l'appeler comme on veut, mais il faut s'en servir. On doit surtout l'assimiler, l'approprier, l'intégrer. Au vu et au su de tous.

C'est un geste d'aveuglement. Nous savons qu'il ne changera rien, mais il nous permet de nous faire une place, pour nous et pour nos amis. Nous créons un espace pour agir, critiquer, participer. Nous tenons jusqu'à ce que nous tombions, ce qui est inéluctable. Nous devons aller de l'avant, nous faire prendre, et nous devons faire attention.

Il manque encore une touche pour achever le tableau de la justice poétique. C'est celle de l'échec, vu non pas comme un inconvénient mais comme une ressource. Une attitude sceptique mais chaleureuse, et complètement naïve face à ce qu'il faut faire et comment se positionner dans le monde. Ce n'est ni plus ni moins dire que nous sommes pour, que nous sommes pour quelque chose. Nous avons souvent du mal à définir ce que c'est ou pourrait être, mais nous pouvons être sûrs que, pour le moins, nous nous approchons de quelque chose qui n'en finit pas de disparaître. Et dans cette marche en avant, nous sommes tout le temps, absolument tout le temps, pour quelque chose.

Traduit de l'anglais par
Françoise Etienne

Well, yes and no. Not paying taxes, not respecting copyright laws is definitely not cool, but it is certainly practical. It is a question of space and power. It is to arrange a place to maneuver. It is to know the rules of the game, and then to twist them, turn them – and to shift the position of the goalposts. Not forever, but for that short passing-by moment. For the period of poetic justice. We can call this act parasite, we can call it piranha, we can call it pirate and we can call it power of love.

We can call it whatever we want, but we have to make use of it. More importantly, we have to acquire it, come closer to it, and make it ours. Loud and proud.

It is an act of self-delusion. We know it won't change a thing, but at the same time we do achieve a place for ourselves, and our friends. We create a space for action, critique and participation. We stand tall, until we fall. And fall we must. We must move on, we must get caught, and we must be careful.

There is one last piece that is still missing of the complete picture of poetic justice. It is a thing called failure. Failure not as something negative, but as a resource. A skeptical but warm-hearted and definitely over-naïve attitude of what to do and how to negotiate those demanding ways of being in the world. It is not more, and not less than saying that we are for. We are for – something. Very often we are at pains to define what that is or could be, but we can always remain confident that we are, to say the least, moving towards, moving closer to something that is always disappearing. And while doing so, we are all the time, all the time for something.

MIKA HANNULA

lich bedeutungslosen Maskeraden endlos zu denunzieren. Wir wissen, wie scheußlich das Alles ist, na und?! Was tun wir dagegen?

Szene 4. Das Dornröschenland der Marken. Zeichen und Symbole mit viel Gewicht. Sie sind mit einer Nachricht versehen. Gemäß Daniel Pflumm, kommen wir auch nicht vorwärts, wenn wir etwas eine Marke nennen. Jeder Name ist eine Marke! Doch anscheinend sind bestimmte Namen bedeutungsvoller als andere ... Anstatt uns jedoch scheu von ihnen abzuwenden, können wir das Gegenteil tun. Wir brauchen mehr Logos, nicht weniger. Wir müssen danach streben, sie so nahe wie möglich an uns ranzuholen und sie zu benutzen. Wir können diese Label und Marken beliebig gebrauchen und missbrauchen. Wie Daniel und seine Freunde es getan haben, als sie das Label ELEKTRO für experimentelle, elektronische Musik oder die Idee FREECUSTOMER geschaffen haben. Sie machen Raubkopie-Aufnahmen und drehen manch anderes Ding, das den Fangarmen der Mehrwertsteuer und anderen institutionellen Kontrollmaßnahmen entgeht.

Sich seiner Steuerpflicht zu entziehen, soll wieder mal revolutionär sein?!? Perfekt. Doch warum versucht man nicht, die Aufmerksamkeit auf sich zu lenken, indem man seine schmutzige Unterwäsche an der Tankstelle um die Ecke verbrennt? Wäre dies nicht ein herrlicher Protest gegen die erniedrigende Norm der individuellen Hygiene in den westlichen Gesellschaften der Gegenwart?

Nun, ja und nein. Seine Steuern nicht zu zahlen und das Copyright nicht zu respektieren, das ist zwar nicht besonders cool, doch äußerst praktisch! Es ist eine Frage des Raums und der Macht. Es geht darum, einen Freiraum zu schaffen. Es geht darum die Spielregeln zu kennen und sie dann zu ändern, sie umzukehren – und die Torpfosten zu verschieben. Nicht für immer, nur für diesen kurzen, flüchtigen Moment. Während der Zeit der poetischen Gerechtigkeit. Wir können einen solchen Akt als parasitär bezeichnen, als einen Übernahmever such, eine Piraterie, und wir können es auch die Macht der Liebe nennen.

Wir können es nennen, wie wir wollen, aber wir müssen es einsetzen. Und was noch



wichtiger ist: Wir müssen es uns aneignen, es an uns heranführen, es uns eigen machen.

Es handelt sich um einen Akt der Selbsttäuschung. Wir wissen, dass es ganz und gar nichts ändern wird, doch gleichzeitig schaffen wir uns und unseren Freunden damit einen Freiraum. Einen Raum für Aktionen, Kritik und Teilnahme. Wir gehen erhobenen Hauptes, bis man uns zu Fall bringt, und das wird man eines Tages tun. Wir müssen nach vorne schreiten, wir müssen gefangen werden, und wir müssen vorsichtig sein.

Doch das Gesamtbild der poetischen Gerechtigkeit ist noch nicht vollständig: Ein letztes Detail fehlt. Es handelt sich um ein Ding namens Scheitern. Scheitern als nichts Negatives, sondern als Ressource. Eine skeptische, warmherzige und gänzlich naive Haltung bzgl. dem, was zu tun ist, und wie man sich positioniert. Es geht um nichts weniger als zu sagen, für was man ist. Wir sind für etwas. Mehr als oft fällt es uns schwer, zu definieren, was dies ist oder sein könnte, doch wir können uns sicher sein, dass wir in diese Richtung gehen, dass wir uns etwas nähern, das sich uns ständig entzieht. Und während wir das tun, sind wir immer absolut für etwas.

Translated from the English by
Beate E. Renner

